# Les exigences de la « terrestrialité » : une épreuve pour l’enquête

La question qui nous a été posée pour préparer cette conférence était plutôt élusive : « qu’avons-nous appris des séminaires Fructis » ? Ces séminaires occupent pour moi une place privilégiée, ont constitué des lieux et des moments où de la pensée, et de la joie, se sont sans cesse entre-fabriquées. Les séminaires Fructis, pratiques de l’enquête, et maintenant Haraway, occupent une place de choix dans ces contre-feux que j’ai appris à allumer en début de chaque année, des espaces créateurs, vivants, qui demandent à être ménagés sous peine d’atrophie cérébrale. Je saisis donc cette occasion qui m’est donnée de remercier Julien, Vinciane et Florence, pour tout ceci, et aussi Rémi et Amandine, compagnons au long cours. Je vais explorer l’une ou l’autre dimension ce que j’ai appris à leurs contacts. Je m’étais beaucoup amusé à répertorier tous les apprentissages successifs, la trame des motifs qui m’ont amené à ici et à maintenant, mais je n’ai pas le temps de les passer en revue.

Sans trop de surprises, mon propos va se situer à la croisée de la pratique de l’enquête et de la pensée de Donna Haraway. Il y a un motif en particulier qui, pour moi, insiste, continue de m’appeler sans doute parce qu’il est directement en prise sur les problèmes qui m’animent. Ce motif, c’est celui des *worldly figures* et leurs multiples dérivés ; *to world*, *worlding*, *worldliness* et le mantra que j’emprunte à mon tour à Haraway qui le tient de Strathern : « It matters what worlds world worlds ». Les *worldly figures*, je les vois un peu comme des « entités-monde », ou des « figures terrestres ». C’est aussi bien l’ensemble des processus de « *worlding* », processus multiples et fragmentaires d’ancrages sur terre et dans des mondes.

Ces *worldly figures* m’évoquent les sauts effectués par Cayenne jouant avec Marco, aux filaments qui les relient tous deux à l’histoire de la domestication, aux rapports d’obéissance et de plaisir qui se nouent là. Je veux aussi parler de la pratique des taxidermistes de Lucienne qui, de fil en aiguilles, de leur verbe et de leurs récits, recousent des pans entiers de natureculture. Je pense tout aussi bien aux flores bactériennes qui prolifèrent dans l’intestin de Kim, que se disputent ontologiquement l’industrie alimentaire, les autorités réglementaires, les cours de justice et ceux qui se retrouvent produits, au travers de tout ce micmac, en tant que consommateurs. Je pense encore au frigo de la maison Goudouli, qui articulait les bières qui y étaient entreposées, une pratique de soin, des financements institutionnels, des grands alcooliques, et puis Rémi, Amandine et Laetitia qui ont su faire importer ce frigo pour moi, parmi tant d’autres choses.

Bref. En proposant cette emphase sur *world*, *worlding,* je pensais faire mon original. La journée d’hier m’a infligé un cinglant démenti ! Qu’il s’agisse de tisser de la consistance depuis l’intérieur de la catastrophe ou de présent épais, il n’a été question que de ça, ou à peu près !

# Problème de départ : un problème d’arrimage

Les *worldly figures* m’aident à aborder le principal problème auquel j’ai été confronté dès le début de mon parcours de recherche, et auquel je me heurte sans cesse depuis lors, et qui consiste à rendre palpables, des situations marquées par une haute teneur en abstractions. Situations saturées en abstractions langagières, en vues de l’esprit, en projections, en modèles, … Ces situations pullulent, elles prolifèrent, elles me poursuivent ! Ce sont des situations de démonétisation des mots, des mots qui pourtant semblent dépourvus de *toute* signification semblent occuper *toute* la place. Alors, j’ai beau savoir que les mots comptent, qu’ils « matter », disons que dans certains cénacles, ça ne saute pas aux yeux. Il est tentant de céder à la thèse du « empty signifier », du théâtre d’ombres, qui n’est que l’envers du cynisme et de l’indifférence en partage. C’est pourquoi je voudrais vous proposer dans la suite une tentative de « terrestrialiser » ces situations, de les arrimer à un « ce dont il est question » qui se pose à moi comme une énigme chaque fois renouvelée.

Alors, la plupart d’entre vous savent que ma thèse portait sur les nanotechnologies, ces technologies développées à l’échelle du milliardième de mètre et dont les propriétés inédites font l’intérêt économique. Ce que par contre vous êtes moins nombreux à savoir, c’est qu’une partie de chapitre qui n’a jamais vu le jour, trop foutraque, trop hasardeuse, trop spéculative sans doute, cherchait à forger la qualification de « HTS » concernant cet ensemble qu’on appelle les « nanotechnologies ». HTS pour : « à Haute Teneur Symbolique ». C’était une réponse spéculative du berger à la bergère. Les prises réglementaires-épistémologiques suivant lesquelles les « nanos » peuvent s’appréhender se regroupent sous deux acronymes. Le premier, HES, désigne les risques pour la santé, l’environnement et la sécurité, qui recouvrent le domaine du calculable. Le second, ELSA, intègre les Impacts éthiques, légaux et sociétaux, qui recouvrent le domaine du « certifiable ». Je m’aperçois aujourd’hui à quel point cette répartition des tâches s’inscrivait dans une stratégie d’ajout de valeur, de « valeur ajoutée ». J’avais là affaire à une série de catégories abstraites qui jetaient leurs étroits filets sur cette grande abstraction massive qu’on appelle « les nanotechnologies ».

Une fois sur le terrain, je me suis vite aperçu que « les nanotechnologies », c’est un peu comme les frites surgelées : « plus on en parle, moins on en fait ! ». C’était un objet mouvant comme on le dirait à propos de sables, une cible discursive en mouvement. Vouloir cerner, une fois pour toutes, l’étendue des pratiques techniques et scientifiques qui constituaient cet ensemble lâche, dans leur diversité d’objectifs affichés, dans l’hétérogénéité des disciplines, dans la variété des configurations institutionnelles, c’était perdu d’avance. Par contre, adjoindre aux acronymes de « HES » et « ELSA » celui de « HTS » — à Haute Teneur Symbolique — cette opération me permettait de faire exister un autre plan, ce plan même dont les « nanotechnologies » étaient originaires en tant que projet, qui était le plan de la politique scientifique, c’est-à-dire, bien malheureusement, pour bonne part, le plan de la politique économique. Ainsi venaient les nanotechnologies avec une autre tranche de leur monde, faite d’économie de la promesse, de rendements mirobolants, de partenariats public-privés, de courses au brevet, de compétition intercontinentale, etc.

Plus tard, j’ai eu affaire à des drôles de cocos qui entendaient abstraire le droit et l’éthique pour les traduire dans un langage informatique. Je me suis également trouvé aux prises avec des ingénieurs provenant des domaines du renseignement, de l’armée et de l’industrie des technologies de surveillance, qui projetaient l’architecture d’un système de détection précoce des intrusions menaçantes, dont je toucherai un mot plus tard. J’ai croisé des scientifiques et des régulateurs qui cherchent à prédire l’activité toxique de composants chimiques ou molécules pharmaceutiques qui n’existent pas encore, et projettent des modèles informatiques sur ces entités potentielles pour ce faire. Voilà quelques situations pétries par les abstractions, les modèles, les projections, les fantasmes, les architectures de toute sorte.

Toutes ces abstractions « font monde », à n’en pas douter[[1]](#footnote-1). C’est même peut-être la raison pour laquelle il faudrait sans doute ne pas déserter trop vite ces terrains d’enquête-là, mais je tiens à laisser cette question ouverte. Ces abstractions « font monde », donc. Toutefois, j’hésite à m’engouffrer dans la brèche ouverte par ce « faire monde ». Dans les situations si marquées par les abstractions que je vous ai brièvement décrites, « faire monde » pourrait bien prendre trop vite des allures de pure projection, comme on dirait « Cesse donc d’en faire tout un monde ! ». Je me méfie de ce qui, par derrière cette expression, rapplique au grand galop, à savoir les bons vieux dualismes : Réel / Fantasmé, Matériel / Symbolique, Objectif / Perçu, Naturel / Culturel. Mais surtout, si ces situations charrient bien leurs mondes en devenir, je ne suis pas bien sûr que ce soit ces mondes-là, tels qu’ils sont engagés, tels qu’ils s’amorcent, tels qu’ils se configurent, qui vaillent la peine d’être poursuivis. Avant de clamer que ces technologies font monde, allons donc voir de quel monde elle se mondent pour monder !

C’est l’occasion pour moi de proposer le verbe de « terrestrialiser » et son substantif, la « terrestrialité », la qualité de ce qui est terrestre. Cette qualification a le double mérite d’être placée sous le signe de l’entre-possession qui est la marque du peuple des Terriens et, par le même coup, de nous débarrasser des Humains pour la discussion qui nous occupe (Latour, 2015). Si on est bien dans le même registre matériel-sémiotique qui est la marque de fabrique d’Haraway, disons qu’avec les procédés de « terrestrialisation », l’emphase est placée sur le matériel plutôt que sur la sémiotique, à l’inverse du « faire monde » qui persiste malgré tout à charrier son lot de représentation symbolique.

C’est peut-être ça, « penser d’en bas », comme le proposaient Rémi et Amandine : « Depuis la position d'en bas, rien n'est acquis, bien au contraire, tout est à construire, tout est vulnérable et en train de se faire ». Cette position, ce point de départ, fonctionne pour les tentatives politiques dont ils parlent, mais cela est tout aussi vrai de technologies oppressives ou d’abstractions délirantes ; elles se fabriquent depuis certaines salles de réunion, à l’aide de diaporama powerpoint, de litres de café et de thé bio, d’hôtels flambant neufs abrités dans « la tour la plus haute de la ville », etc. J’ai en tête, spécifiquement, un meeting totalement surréaliste qui a eu lieu à Vienna D. C., Autriche, en mai 2014, dont je pourrais vous parler longuement à l’occasion[[2]](#footnote-2).

La question que je voudrais donc poser ici, et que je voudrais partager avec vous, c’est celle des exigences particulières de ce geste qui consiste à « terrestrialiser » une situation marquée par sa haute densité en abstractions. Cette opération, la « terrestrialisation », diffère légèrement de « territorialiser », « dé-territorialiser » ou « re-territorialiser ». Je parle ici sous la bienveillance des lecteurs de Deleuze et Guattari plus avertis que moi, et je sais qu’ils sont nombreux. Suivant l’idée que je m’en fais, la « terrestrialisation » permettrait un ancrage plus local, sans doute plus vertical que la « territorialisation », qui implique quant à elle une certaine étendue de l’espace qui va rendre nécessaire une forme de cartographie. La « terrestrialisation », par contraste, serait une manière de faire consister un territoire en l’un de ses points précis, là où il se condense dans un ardent foyer, un endroit décisif qui demande à être choisi avec soin, et à être dramatisé avec tranchant.

Je vais essayer ici de formuler trois apprentissages qui m’ont conduit à cette opération de « terrestrialisation ». Je vais le tenter en vous parlant d’un cas plutôt éloquent, sans doute caricatural, celui des « *virtual fence* », sur lequel j’ai travaillé avec Jérémy Grosman. Ce cas est caricatural parce qu’il parle de la projection d’un dispositif technologique foncièrement inamical. Il a été imaginé dans le cadre d’un projet européen, tendu dans l’objectif de réaliser, d’effectuer ce dispositif. De quoi retourne-t-il ? Il s’agit de greffer une structure informatique, à la fois matérielle et logicielle, à un réseau de technologies déjà existantes et composé de radars, de capteurs thermiques ou acoustiques ainsi que de caméras. Je vous renvoie à l’image qui circule ici. Tout l’enjeu consiste à relier ces différentes composantes au sein d’un dispositif dit « d’enceinte virtuelle », les fameuses *virtual fence*. Le dispositif est qualifié de « virtuel » en raison de sa faible perceptibilité visuelle — les caméras et autres se fondent bien dans leurs environnements — mais aussi parce qu’il consiste à fabriquer une modalité d’« intelligence artificielle », située quelque part entre un outil de perception et des modes d’apprentissage automatisés. Ces *virtual fence* existent avant tout à l’état de projet, de projection, elles demeurent située elles-mêmes dans une forme de virtuel mais qui appelle, qui engage son actualisation. Elles se fabriquent, à chaud, et c’est pourquoi il importe de tenter de les « terrestrialiser », ce qui implique ici de prendre au sérieux les efforts coordonnés des partenaires du projet européen pour les actualiser. Voici trois apprentissages qui répondent à cette tentative de « terrestrialisation ».

**1° Apprendre à repérer si quelque chose fait une différence dans une situation donnée ; si c’est le cas, apprendre à traquer cette différence sans relâche, c’est-à-dire à l’intensifier.**

Il se peut fort bien que, dans une situation donnée, on se trouve pris dans le méta du méta, dans une absence stupéfiante de prises sur le monde. Dans le cas des *virtual fence*, chacun des appareillages technologiques déploie manifestement une puissance d’agir spécifique, qu’il s’agisse de caméras ou de radars ; ce qu’ils fabriquent, ce sont des aires spatiales recouvertes par des instruments de perception, capables de capturer des flux d’informations, ou encore de capter et transmettre différents signaux dans un environnement donné. Mais là où ça se joue, dans la projection, là où une différence s’opère, c’est bien le procédé automatisé de détection des comportements et des intentions. Ce procédé peut s’opérer au terme d’un processus dit de « data fusion », fusion des données à chaud, à partir duquel peut fonctionner un algorithme dit « de classement ». Cet algorithme doit être rendu capable de discriminer, à l’intersection d’une série de signaux qu’il reçoit, un comportement « normal », « suspect », ou « menaçant ». Lorsqu’une entité terrestre pénètre dans le périmètre protégé, l’algorithme doit répondre du caractère potentiellement menaçant de cette intrusion. Voilà donc une première opération, repérer un foyer d’intensité, là où « ça se joue ». Ici, ça se joue sur la capacité discriminante de l’algorithme.

**2° Apprendre à épaissir les contours de ce point, le situer dans une trame, puis dans une matrice événementielle ; ce qui revient par un drôle de contraste à l’inscrire dans des régimes d’expérience.**

Une fois qu’on a repéré ce qui, dans une situation, est susceptible d’être décisif — ici, le rôle de l’algorithme discriminant — il me paraît important d’engager toute la puissance d’agir qui se joue là, de la dramatiser. L’enjeu, ici, c’est de parvenir à épaissir le trait, à le pousser au bout de ce dont il est capable. C’est un enjeu spéculatif et fabulatoire, c’est-à-dire toujours déjà engagé par les configurations à l’œuvre, par les entités matérielles-sémiotiques en train de se faire. Ainsi, avec les virtual fence, on a affaire à un espace quadrillé par différentes machines de captation de l’environnement bien tangibles, agencées par la possibilité, quant à elle virtuelle, d’appréhender cet environnement sous l’angle de la *menace potentielle* qu’il représente. C’est-à-dire que vous avez un périmètre qui peut faire jusqu’à 30 mètres d’épaisseur. Au sein de ce périmètre, voilà la question posée à toute entité qui ferait intrusion ; « Présentes-tu un comportement menaçant ? Tes intentions sont malveillantes ». On peut difficilement imaginer une politique d’accueil plus hostile que celle-là ! Ce qui me paraît important ici, c’est qu’on à affaire à la fabrication d’un espace dont la texture est celle de la menace potentielle. Ce faisant, on se branche bien sur la prolifération des caméras dans les espaces urbains, sur les multiples canaux de détection de traces, sur le business florissant de la sécurité. Je ne vais pas m’étendre sur le types d’affects, d’insécurisations, suscités par cet angoissant « mais que peut-il m’arriver de mauvais ? Qu’est-ce qui menace ma sécurité ? ». J’imagine que vous êtes tous sensibles à ce type d’emprise, en tant qu’académiques. Mais on le fait sans préjuger de la surveillance globale, du « tous fliqués », du contrôle planétaire. Mais ça change tout ! « It matters what worlds world world ». L’espace menaçant dépend des histoires qu’on vient greffer sur des dispositifs techniques.

**3° Apprendre que les histoires comptent.**

Dans ce cas un peu simpliste, ne se serait-on pas épargné bien de la peine en partant du fait que ce dispositif est effectivement inamical, plutôt que d’y arriver péniblement en y raccrochant les mondes auxquelles renvoie la différence qu’opère cette projection, ces *virtual fence*? Premièrement, rentrer dans le cœur technique fait exister tout ce que peut tenir en échec la capacité opératoire du système : les nuages épais, la pluie brutale, les lapins de passage les animaux, les coûts de stockage, les coûts énergétiques, etc. Mais je ne miserais pas trop vite sur le défaut d’efficacité, car c’est le paramètre de choix, celui à l’aune duquel la réussite ou l’échec du projet sera mesurée. Deuxièmement, une fois plongés au cœur du dispositif technique, il devient possible d’imaginer des voies de contournement, depuis les configurations matérielles qui sont à la cause. Quelles appropriations intéressantes pourrait-on imaginer pour des algorithmes de classement ? Toutefois, « rien ne vient sans son monde », comme nous le rappelle Maria Puig de la Bellacasa, et il ne faut pas sous-estimer le « poids de monde » à mettre dans la balance pour détourner de telles configurations matérielle de leur cours prévisible. C’est donc ici qu’Haraway nous est rendue nécessaire. Elle répond au cri du poète Léonard Cohen : « Let us compare mythologies ! ». Mythologie pour mythologie, il devient possible d’affirmer qu’un monde perçu et conçu sous l’angle de sa menace potentielle est un monde dont nous ne voulons pas. C’est là que d’autres histoires sont nécessaires, d’autres histoires qui n’impliquent pas nécessairement d’armadas technologiques ; des histoires de textures d’espace, puisque c’est de ça qu’il est question, mais des textures autres, amicales, bienveillantes. Après tout, les indiens Hopis refusent la prise de photographies sur leur territoire, car chaque photo prise avec elle emporte un morceau de l’âme du monde. Quelles histoires pour quels cahiers des charges, pour quel monde qui ne soit pas d’emblée menaçant ou domesticable ?

J’espère avoir pu esquisser, trop vite, je le sais, quelque chose comme un motif de la « terrestrialisation » d’entités qui existent dans les projections d’ingénieurs et les délires sécuritaires de la Commission européenne. Si les mondes d’Haraway sont archi peuplés d’entités terrestres, il y a des milieux où cela ne va pas de soi, et où les enjeux demandent à être arrimés aux différences qui s’opèrent et aux contreparties dans l’expérience. Ces milieux pourtant importent par la consistance des mondes qu’ils font advenir. Pour ne pas tomber tête baissé dans les projections qu’ils renvoient, comme si elles étaient déjà effectuées, il importe de s’attacher à les « terrestrialiser ».

1. On pourrait m’objecter que ce sont là des lieux indignes d’investigation, que c’est “peine perdue”, que toute perspective autre, principalement toute perspective visant à faire valoir une certaine idée de l’émancipation, est vouée à se briser les dents sur ces terrains-là. C’est, après tout, la conclusion à laquelle est parvenue l’*American Anthropological Assocation* qui s’est félicitée du désengagement des anthropologues d’un vaste projet militaire, *Human Terrain System* ­— avec d’ailleurs d’excellentes raisons pour ce faire. Là, comme en bien d’autres endroits, se joue le passage à la limite entre une prise de position qu’on pourrait dire “réaliste” — “ici, je peux être en mesure de faire une différence” — et “idéaliste” — “Moi vivant? Jamais!”. On navigue entre postures pures et hybrides, mais ni l’une ni l’autre ne me paraissent satisfaisantes prises comme étalon absolu. Toutes les hybridations ne sont pas enchantées, tous les mélanges des genres ne sont pas nécessairement bons à prendre *en soi*. [↑](#footnote-ref-1)
2. Cf. “notes d’un voyage en Commissionie”, éléments exposés lors du séminaire organisé par David Jamar, à Bruxelles, le 8 septembre 2015, sur les questions d’embarquement des sciences sociales. [↑](#footnote-ref-2)